

Bernadette Puijalon et Jacqueline Trincaz, *Le droit de vieillir*. Paris, Fayard, 1999.

Jean-Philippe Viriot-Durandal



Electronic version

URL: <http://journals.openedition.org/etudesrurales/47>
DOI: 10.4000/etudesrurales.47
ISSN: 1777-537X

Publisher

Éditions de l'EHESS

Printed version

Date of publication: 1 January 2000

Electronic reference

Jean-Philippe Viriot-Durandal, « Bernadette Puijalon et Jacqueline Trincaz, *Le droit de vieillir*. Paris, Fayard, 1999. », *Études rurales* [Online], 153-154 | 2000, Online since 16 June 2003, connection on 22 September 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/47> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesrurales.47>

This text was automatically generated on 22 September 2020.

© Tous droits réservés

Bernadette Puijalon et Jacqueline Trincaz, *Le droit de vieillir*. Paris, Fayard, 1999.

Jean-Philippe Viriot-Durandal

Secouer le cocotier !

« Au XIX^e siècle, l'ethnologie pittoresque, un temps à la mode, prêtait à des tribus polynésiennes une étrange coutume : les vieux, disait-on, étaient éliminés lorsqu'ils n'avaient plus la force de grimper au cocotier. » (P. 9) Dès l'avant-propos, Bernadette Puijalon et Jacqueline Trincaz affichent clairement leur volonté de renverser la perspective en interrogeant aussi le rapport des sociétés occidentales au vieillissement. Poser un si vaste débat imposait un retour préalable sur les notions. Et tout d'abord un questionnement sur la désignation de l'âge, entre le « vieillissement », appréhendé comme un processus naturel, et la « vieillesse », produit des représentations sociales propres à chaque société. D'une certaine manière, les auteurs rejoignent ici Bourdieu pour qui « la jeunesse n'est qu'un mot »¹ et l'âge une donnée biologique socialement manipulable. Il ne s'agit pas pour autant de chercher obstinément les formes symptomatiques de la domination d'une classe sociale. L'analyse décompose subtilement et sans verbiage la complexité d'un contexte où les sociétés tentent de gérer et d'organiser des relations de pouvoir mais laissent aussi s'exprimer des formes diverses de rapports individuels et collectifs à la perte (physique ou mentale) et à la finitude.

Nous suivons alors le dédale des ciselages sémantiques souvent occupés à occulter la ride et les outrages du temps. « Troisième âge », « nouveaux retraités » ou « seniors » ont pudiquement effacé les « vieux » dont B. Puijalon, en 1991, avait si bien su nous dévoiler la face². On regrette un peu, au passage, l'absence de référence aux travaux fondateurs de B. Neugarten, véritable pionnière dans la décomposition des catégories totalisantes et stéréotypées de l'âge³. Toutefois, sur le fond, les conclusions se rejoignent. Les segmentations ordinaires entre les différents degrés de vieillesse sont présentées. Elles poursuivent un découpage normatif pas toujours en phase avec le vieillissement physiologique. L'âge de la préretraite, qui place les individus en

périphérie du monde des actifs, est un exemple saisissant des contradictions de la gestion contemporaine des âges dans certains pays comme la France⁴.

Dans le travail ardu de découpage des âges, lorsque l'approche fonctionnelle prévaut, l'espoir reste permis pour les « jeunes vieux » (indépendants, actifs, mobiles) jusqu'aux franges de la dépendance marquée par l'amoindrissement, la perte et le handicap. C'est alors l'entrée dans l'irréversible « quatrième âge » des « vieux vieux ».

Mais avec le développement des sciences humaines, la recherche d'une élaboration scientifique des catégories va évoluer vers une plus grande exigence de rationalisation. On peut d'ailleurs se demander si cette démarche à laquelle participent les auteurs n'est pas aussi, d'une certaine manière, une forme particulièrement contemporaine de production culturelle des âges. Toujours est-il que B. Puijalon et J. Trincaz livrent ici une réflexion intéressante éclairée par une savante mise en perspective des temps historiques, avec les valeurs et les croyances inhérentes aux sociétés et aux civilisations. Les auteurs en arrivent finalement à relever des permanences transversales assez troublantes qui, dans le temps et dans l'espace, balisent les stéréotypes et les représentations de l'âge. Ainsi, dans les civilisations où le culte du corps est particulièrement valorisé, l'affaiblissement physique est considéré avec dégoût. Et, de Sophocle à Du Belay, de l'Ancien Testament aux plus modernes de nos auteurs contemporains, les représentations négatives des personnes âgées se ressemblent étrangement (chapitre 3). Ce rapport à l'âge serait-il l'apanage des sociétés européennes ? Loin des rives du vieux continent, les Nambikwara d'Amérique centrale désignent le « jeune » et le « beau » par un même mot et confondent aussi le « vieux » et le « laid » (chapitre 4).

Les représentations négatives de l'âge, à la fois récurrentes et universelles, fournissent donc à nos sociétés modernes un terreau particulièrement fertile à l'« âgisme » et au « jeunisme » contemporains. L'un comme l'autre participent du même processus de marginalisation et d'exclusion par l'âge. En prenant comme référent l'homme jeune et bien portant, le processus d'exclusion dépasse les personnes âgées et relève plus généralement d'une forme d'hétérophobie entendue au sens d'A. Memmi comme « un refus de l'autre différent ». Plus discrètement, l'éloge de la différence qui semblerait, a priori, plutôt « hétérophile », est elle aussi, suspecte lorsqu'elle légitime la « tenue à distance des êtres qui risquent de détruire le principe différentiel de la structuration sociale et culturelle ». Dans cette logique centrifuge relativement complexe où se retrouvent de nombreuses forces excluantes tels le sexisme ou le racisme, le cumul des distances au centre de gravité est d'autant plus handicapant. Victimes de ces tropismes, les femmes âgées subissent plus que d'autres les stigmates du temps dans les sociétés où le « paraître » et le « faire » du monde des « actifs » n'épargnent pas les marges et les périphéries.

Progressivement, les auteurs nous révèlent les liens entre ce type de représentation et le tracé des périmètres où la vieillesse s'installe, dans des espaces contingents de libertés et de retranchements.

Dès lors, les systèmes de prescriptions sociales édictent des normes plus ou moins strictes sur les attitudes. Comment, dans ces conditions, gérer son apparence ? Plus encore, comment organiser ses relations à autrui ? Quelles sont les bonnes distances et les proximités socialement convenables ? Ces questions évoquent non seulement les rapports intergénérationnels mais aussi les relations sociales jusqu'au degré le plus intime de la vie privée, comme les rapports amoureux dans le grand âge.

Sur le plan macrosocial, nous entrons dans les mécanismes plus ou moins explicites d'attribution matérielle et symbolique d'une présence en société ; dans l'espace politique (rajeunissement ou au contraire recherche de maturité) et économique (exclusion du marché du travail des personnes âgées, omnipotence de la ménagère de moins de 50 ans en marketing²¹). Le rôle des politiques publiques n'échappe d'ailleurs pas à ce jeu de distribution des espaces et des activités (chapitre 5).

L'exclusion, lorsqu'elle épouse les formes insidieuses de l'image sociale, se décline sous un spectre à la fois large et fuyant qui va du regard condescendant des proches ou de la société à la marque la plus ultime du rejet : « l'invisibilité » sociale (p. 166). Les auteurs, empruntant les perspectives de l'interactionnisme symbolique, rappellent alors fort justement que la vieillesse est aussi celle que l'on endosse par le regard des autres. Et de souligner que l'isolement relationnel est également lié aux stéréotypes réciproques des générations qui s'approprient, plus ou moins consciemment, les tendances lourdes et déformantes du regard social (chapitres 6, 9, 11).

Les effets excluants semblent encore plus menaçants à la charnière du nouveau millénaire. La « société du paraître » n'est du reste pas la seule incriminée. Dans le contexte particulier du monde contemporain apparaît un décalage patent entre le temps technologique de plus en plus rapide et condensé et les cycles naturels du vieillissement (saisons, vieillissement biologique naturel²²) sur lesquels se fondaient les valeurs et les rythmes des sociétés traditionnelles.

Faut-il, dans ces conditions, accepter « l'assimilation » des personnes âgées au sens d'une digestion et d'une mise en conformité aux temps, aux normes et aux valeurs de la jeunesse ? Quitte à emprunter les chemins d'un mimétisme dénaturant et caricatural ? Les auteurs affirment ici le droit de vieillir dans la diversité. Ce qui implique aussi de réinventer de nouvelles formes de temps sociaux inter- et intragénérationnels. Et l'aménagement de nouveaux rôles sociaux, notamment à travers la créativité et le dynamisme du secteur associatif, témoigne déjà d'une volonté de conquête de nouveaux espaces. Les retraités, bien qu'en périphérie du monde professionnel, sont aussi en mouvement. Les nouveaux modèles de retraite solidaire se développent à travers les actions de soutien scolaire, l'aide à la recherche d'un emploi ou à la création d'entreprise, ou encore les projets de coopération avec les pays en voie de développement. Ces « retraites en mutation » annoncent donc une mise en question des rôles sociaux traditionnels des retraités.

Au-delà d'une lecture strictement gérontologique, les auteurs soulignent que « la place du vieux » révèle aussi, dans une double détente, une forme d'ordonnancement social qui témoigne de manière symptomatique d'un rapport particulier à l'utile, au beau, au faible et, plus encore, à la finitude humaine.

En affirmant le droit à la vieillesse, B. Puijalon et J. Trincaz nous rappellent qu'à travers ce débat il s'agit d'apprendre à penser dans la cité.

NOTES

- 1.. P. Bourdieu, *Question de sociologie*. Éditions de Minuit, 1984.

- 2.. B. Veysset-Puijalon ed., «Etre vieux. De la négation à l'échange », *Autrement* 124.
- 3.. Voir, par exemple, « The future of young-old », *Gerontologist* 15 : 4-9 et « Time, age and the life cycle », *American Journal of Psychiatry* 136 : 887-894.
- 4.. Cf. A.-M. Guillemard, *Le déclin du social*. Paris, PUF, 1986 ; A.-M. Guillemard, J. Legare et P. Ansart, eds., *Entre travail, retraite et vieillesse. Le grand écart*. Paris, L'Harmattan, 1995.